

Souvent les villes demandent elles-mêmes des garnisons françaises par crainte des bandes qui les pillent et les rançonnent ; d'où l'envoi de faibles détachements qui suffisent pour éloigner les pillards et les tenir à distance. Dans ces temps troublés, ce ne sont pas seulement les guerilleros que les habitants paisibles ont à craindre, mais aussi toute cette lie de la population qui vit de rapines et de brigandage.

Quant aux missions particulières confiées à nos troupes, elles sont des plus variées. Tantôt ce sont des fouilles que l'on entreprend dans l'espoir de retrouver un trésor que l'on croit enfoui depuis les guerres de l'Indépendance : à deux reprises différentes, une compagnie est chargée d'exécuter ces fouilles aux environs de Queretaro. Tantôt c'est une colonne légère envoyée au nord de Chihuahua pour faire croire à une marche offensive dans cette direction, en réalité pour faire du bois et reconnaître le pays ; ou bien c'est une colonne qui est chargée d'installer les autorités impériales dans une ville abandonnée par les Dissidents, etc.

Il n'était pas toujours facile de trouver dans les petites villes des hommes qui acceptassent de faire partie de la municipalité sous notre protection, car ils avaient tout à craindre des Dissidents le jour où nos troupes quittaient la localité. Au commencement de janvier 1864, on ne put trouver personne à Aguascalientes pour constituer la municipalité ; il fallut confier les fonctions de gouverneur de cet État à un ancien chef de bande, sorte d'aventurier sans scrupules qui, à l'époque où il luttait contre les Juaristes, avait coutume de faire achever les blessés ennemis pour n'avoir pas à les soigner.

Les précautions prises chaque fois que l'empereur Maximilien se déplaçait donnent la note exacte de son peu de popularité et du degré de sécurité des routes. Partout sur son passage nos troupes prennent position et éclairent les environs de la route qu'il doit suivre ; ces mesures donnent lieu à une série de petits détachements qui s'échelonnent sur la route du cortège et qui rayonnent à droite et à gauche pour le mettre à l'abri d'une insulte.

Les levés topographiques dans les régions infestées par les guerillas s'exécutent à coups de fusil sous la protection d'une escorte particulière. Du mois de mars au mois de mai 1864, une compagnie protège la reconnaissance du rio Blanco exécutée par

un officier du génie ; quelques mois plus tard, une colonne dirigée sur Teotitlan a pour mission de construire une route accessible à l'artillerie et de permettre ainsi d'entreprendre le siège d'Oajaca. Au mois d'octobre 1865, une compagnie escorte un officier d'état-major qui étudie le tracé d'une nouvelle route de Durango à Mazatlan, à travers la sierra de Nayaril.

Au reste, dans chaque colonne quelle que soit sa force, un officier est spécialement chargé du levé topographique, ce qui nous permet d'établir une carte détaillée des régions parcourues par nos troupes. Souvent aussi ces levés sont établis par renseignements, mais il convient de ne pas accepter ceux-ci sans contrôle lorsqu'ils émanent des habitants. Ainsi, dans la laguna de Mipimi, la route de Monclova par le Subaco nous avait été décrite par les habitants comme absolument impraticable, sans doute pour nous dissuader de diriger nos troupes vers cette région ; or, au mois de mars 1866, nous pénétrons de ce côté et nous découvrons que le pays est facilement praticable, qu'il offre de l'eau en abondance et que les chemins sont accessibles à l'artillerie de montagne.

Passage des cours d'eau ; le rio Blanco, le rio de Nazas, etc. — Parmi les petites opérations, le passage des cours d'eau est une des plus délicates ; il s'effectue d'ordinaire à gué, les rares ponts étant détruits par les partis ennemis, mais le régime essentiellement variable des eaux rend souvent cette opération difficile et dangereuse.

Au mois de mai 1864, un petit détachement qui opère sur le rio Blanco cherche à effectuer le passage de la rivière. A minuit, une compagnie se met en marche pour surprendre le gué de San Joaquim qu'elle trouve libre et le passage s'effectue à la pointe du jour, en utilisant les chevaux du pays.

Le mois suivant, nos hommes sont chargés de jeter un pont sur la même rivière. A cet effet, des tirailleurs franchissent le cours d'eau sur le premier madrier jeté d'une rive à l'autre et protègent la construction d'un pont de huit mètres de long sur deux mètres et demi de large, qui est achevé en huit heures.

En février 1865, une petite colonne partie le soir de Rosario se dirige sur Matatan. Elle traverse une rivière avec de l'eau jusqu'aux genoux et débouche à 2 heures du matin en vue de Ma-

tatan occupé par l'ennemi ; un nouveau cours d'eau la sépare de ce village ; l'avant-garde le traverse à gué, mais avec de grandes difficultés et au milieu de l'obscurité, le reste de la colonne la suit, met le feu au village et se sèche autour de l'incendie.

Quelques jours plus tard, le même détachement en route sur Copala est obligé de franchir plusieurs fois une rivière qui forme de nombreuses boucles entre des murailles à pic, si bien que nos hommes finissent par marcher en caleçon pour n'avoir plus qu'à quitter leurs souliers au moment de se mettre à l'eau.

En septembre 1865, une compagnie qui opère dans la direction de Parras se trouve arrêtée par le rio de Aguanaval devenu, à la suite des pluies de la saison, un torrent infranchissable. Quelques jours plus tard, elle tente le passage sur un autre point et parvient enfin à franchir la rivière à l'aide d'un lit de fascines coulées à fond et d'un radeau construit par les hommes.

La même compagnie essaie en vain de franchir le rio de Nazas à hauteur de Santa-Rosa, mais une énorme crue rend le passage impossible ; elle ne réussit pas davantage à hauteur de San Fernando ; enfin, elle parvient à franchir la rivière en canots en marchant longtemps avec de l'eau jusqu'à la ceinture.

L'année suivante, les pluies tombées en abondance ont rendu le passage de la même rivière très dangereux. Le colonel Cottret, qui a ordre de franchir le rio de Nazas à San Salvador, est obligé de faire transporter d'abord sur la rive droite les vivres et le matériel, ce qui exige une journée entière ; le lendemain seulement la colonne peut franchir la rivière en utilisant tous les canots disponibles.

Ces crues considérables entravaient d'une façon sérieuse la marche de nos colonnes et augmentaient l'audace des bandes ennemies ; celles-ci, assurées de n'être pas surprises par une marche rapide de nos colonnes, se rapprochaient de nos postes et pillaient les villages environnants.

Au mois d'août 1866, un bataillon qui évacue Durango pour se replier sur l'État de Zacatecas se voit arrêté devant le rio de l'Arenal qui atteint une largeur de 300 à 400 mètres : il emploie trois jours à franchir ce cours d'eau sur deux chalands et quelques mauvaises barques. Un peu plus loin un autre torrent, le rio de San Quintin, grossi par les pluies et profondément encaissé, retient encore le bataillon pendant trois jours. Une autre

colonne, qui se porte de la Saucedá sur Porfias où l'ennemi est signalé, se trouve arrêtée par une rivière infranchissable et contrainte de revenir à la Saucedá sans avoir pu accomplir sa mission.

CHAPITRE X.

TROUPES ALLIÉES, GUIDES ET ESPIONS.

Troupes mexicaines régulières et auxiliaires. — Gardes rurales. — Tenue, armement. — Indiens ; leur utilité comme espions et courriers. — Guides.

Troupes mexicaines régulières et auxiliaires. — Les troupes mexicaines régulières recevaient une solde avec laquelle elles devaient pourvoir à leur subsistance et à leur entretien. Les officiers étaient très nombreux ; quelques-uns étaient d'anciens chefs de bandes ralliés à notre cause. Le soldat mexicain, quand on savait le prendre, était doux et docile et, s'il avait été bien commandé et bien instruit, il eût pu accomplir des prodiges ; mais il était mal encadré et insuffisamment exercé : l'instruction du tir surtout était presque nulle.

Les troupes régulières et auxiliaires qui combattaient à nos côtés nous ont parfois rendu de grands services ; mais trop souvent elles ont lâché pied et plus d'une fois même elles nous ont trahis. Lorsque nous avions lieu de craindre une trahison ou une révolte de leur part, nous étions tenus à une surveillance constante à leur égard, surtout la nuit : une fraction de nos troupes était alors de piquet, prête à se jeter sur les Mexicains au cas où ils viendraient à se révolter.

En février 1865, une compagnie auxiliaire se soulève, assassine ses officiers et abandonne le poste de Juriria Pundiro pour passer avec armes et bagages à l'ennemi. Au combat d'Ayotla (août 1864), nous voyons, au contraire, les cavaliers mexicains alliés, sous les ordres du commandant Bolaños, charger l'ennemi avec furie et se faire presque tous tuer.

Quant aux chefs, les uns nous sont restés fidèles ; d'autres, en grand nombre, après avoir fait leur soumission, ont repris les armes contre nous, comme Fragoso, Figueroa, etc.... En mars 1866, le chef de la cavalerie alliée, Toribio Regalado, chargé de défendre la ville de Parras contre les Dissidents, passe avec toute sa cavalerie dans les rangs de l'ennemi et lui livre la ville.

Gardes rurales. — Au commencement de l'année 1865, une partie des troupes auxiliaires sont licenciées par ordre de l'empereur Maximilien et remplacées par des gardes rurales entretenues aux frais des municipalités. Ces gardes rurales existaient déjà dans certaines localités où elles avaient été organisées dans le but de tenir à distance les bandes de pillards qui rançonnaient le pays en notre absence; mais elles étaient impuissantes contre les rassemblements un peu nombreux. En octobre 1864, 300 cavaliers dissidents bien armés pillent la ville de Tenango del Valle, près de Toluca, et les gardes rurales trop peu nombreuses ne peuvent rien contre eux.

De même que les auxiliaires mexicains, ces gardes rurales ont une tendance à ne pas s'éloigner de leur garnison et s'efforcent uniquement de défendre celle-ci contre les entreprises des Dissidents. Aussi faut-il peu compter sur leur coopération lorsqu'ils font partie de nos colonnes : ils s'empressent d'abandonner l'expédition pour regagner leur pays dès qu'ils apprennent que l'ennemi s'approche de celui-ci. En février 1865, un escadron mexicain chargé de défendre le pont de Tasquillo pour couper la retraite à la bande de Fragoso, abandonne ce poste et revient à Tula, sa garnison, sous prétexte que cette ville est attaquée.

Quelquefois les habitants eux-mêmes sont organisés et armés par nos soins pour compléter la défense du pays et remédier à l'insuffisance de nos forces. La population de San Juan del Rio est chargée, en 1865, d'organiser elle-même la défense de la ville et reçoit à cet effet les armes provenant des troupes mexicaines licenciées; un sous-officier et quinze soldats français forment seuls le noyau de la défense.

Nous avons vu qu'en raison de leur connaissance du pays les troupes alliées servaient d'éclaireurs à nos colonnes dont elles formaient l'extrême avant-garde et arrière-garde. Les cavaliers de la sécurité publique nous rendaient au besoin les mêmes services : dans la poursuite de Fragoso, au mois de mars 1865, une compagnie française, qui opère sur la route de Mexico à Queretaro, n'a pour éclaireurs que quatorze cavaliers de la sécurité publique.

Tenue, armement. — Les cavaliers mexicains alliés sont armés d'un mousqueton rayé, d'un revolver et d'un sabre; leur équipe-

ment consiste en une cartouchière à patelette, fixée sur les reins par une courroie munie d'une boucle. Leur vêtement est en cuir ou en basane; il se compose d'une veste courte, brodée et ouverte sur la poitrine, d'un pantalon collant dans le haut, large dans le bas et boutonné sur les côtés, de brodequins de cuir et d'un large sombrero. La nuit, une sorte de couverture ou *sarape* leur sert de manteau.

L'armement de l'infanterie est à peu près le même; le mousqueton est remplacé par un fusil ou un rifle, le vêtement est en toile de coton, la chaussure consiste en une large bande de cuir fixée par des lanières à la cheville. Au lieu de havresac le fantassin porte sur le dos une sorte de petit paquet contenant quelques menus objets et une couverture.

Signalons l'exagération des grades dans les troupes mexicaines alliées : dans la colonne qui opère contre Porfirio Diaz au mois de juillet 1865, tandis qu'un chef de bataillon français commande à 22 officiers et 729 hommes, le commandant mexicain Bolaños a sous ses ordres 2 officiers et 50 cavaliers, et le lieutenant-colonel Lailson 7 officiers et 30 hommes.

Indiens; leur utilité comme espions et courriers. — Les Indiens nous ont fréquemment prêté leur concours et rendu de réels services. Dans la poursuite des bandes ennemies aux environs de Zimapan, en février 1865, 400 Indiens de la Sierra Gorda devaient concerter une attaque contre cette ville avec 200 Indiens venant de l'Ouest et du Nord, tandis que nos troupes s'avanceraient par le Sud-Est, et ce ne fut pas leur faute si ce plan d'attaque ne put être mis à exécution. Le mois suivant, une partie de ces mêmes Indiens, envoyés à la poursuite de Fragoso, le repoussent de Zimapan et le mettent en fuite avec ceux de ses hommes qui ne se sont pas mutinés.

La même année, dans la Sonora, les Indiens alliés interviennent avec succès dans la poursuite des bandes ennemies : ils tuent le chef dissident Rosales et entrent à Alamos.

Mais c'est surtout comme courriers et comme espions que les Indiens nous rendent des services signalés. Les renseignements que nous obtenions au Mexique à l'aide de reconnaissances régulières étaient presque toujours vagues ou à peu près nuls, à cause de la complicité des habitants; souvent même ils étaient entière-

ment contradictoires. Au mois de mars 1866, les Dissidents surprennent un petit détachement français à Santa Isabel et le détruisent : tout le pays est aussitôt en fermentation. Une colonne quitte Aviles pour rechercher l'ennemi et pour étouffer l'insurrection qui prend des proportions inquiétantes, mais il lui est impossible d'obtenir aucun renseignement précis sur les Dissidents. Dès que nos troupes se portent sur un point où l'ennemi est signalé, celui-ci disparaît; nos reconnaissances ne recueillent aucune nouvelle certaine, notre cavalerie ne rapporte, sur la force et les projets de l'ennemi, que des bruits vagues; les prisonniers, les chefs de villages, lorsque l'on peut les saisir, ne donnent que des renseignements peu sûrs. Seul, l'emploi des espions peut nous éclairer sur l'emplacement, la force, les projets des bandes ennemies.

Les renseignements fournis par la poste sont également mis à profit, mais c'est là un appoint de faible importance. Les courriers qui passent par les gîtes d'étapes que nous occupons sont ouverts, les lettres et journaux examinés avec soin. Ceux dont la communication n'offre aucun danger pour nous continuent leur route, les autres sont brûlés; les journaux rédigés dans un esprit hostile à notre intervention sont supprimés.

Dans ces conditions, nous avons surtout recours aux Indiens comme espions et comme guides et courriers; gagnant de vitesse nos colonnes, ils coupent au court, évitent les lieux habités et arrivent à temps pour porter des contre-ordres aux détachements en route, ou pour hâter leur marche, leur donner des nouvelles fraîches de l'ennemi, etc.

L'emploi de ces courriers constitue pour nous le moyen le plus sûr et le plus rapide pour relier entre elles les nombreuses petites colonnes qui opèrent sur des théâtres voisins et pour coordonner leurs mouvements. Au mois d'avril 1866, un détachement français qui est à Zigueros, dans la Sonora, laisse, faute d'espions, le général allié Lozada se battre seul contre Corona à San Sébastian qui n'est éloigné que de six lieues.

Au mois de mars 1865, une compagnie poursuit Fragoso dans le massif montagneux situé au sud-est de Queretaro. Elle envoie un espion dans la direction de Chapantongo où a été signalée la présence du chef dissident : l'espion annonce que Fragoso a quitté ce point pour se diriger en toute hâte sur Zimapan. Grâce

à ce renseignement, la compagnie change de direction et après une poursuite de plusieurs jours force l'ennemi à se disperser.

Au mois d'août 1864, après les affaires de San Antonio et d'Ayotla, la ligne de retraite suivie par Porfirio Diaz nous est dévoilée par un Indien qui lui a servi de guide et que notre avant-garde a enlevé. Il nous apprend que le général ennemi a franchi en toute hâte le rio de Quiotepec pour se diriger sur Cuicatlan. En novembre 1865, les nombreux espions envoyés sur les traces des bandes ennemies qui tiennent la campagne dans la Laguna de Mapimi, nous mettent au courant de leurs tentatives et de leurs projets, et, si nous ne parvenons pas à les atteindre, c'est que nos adversaires disposent de leur côté de nombreux moyens d'information.

Le sort des Indiens qui nous servent ainsi d'espions ou de courriers est peu enviable : les Dissidents les pendent haut et court lorsqu'ils s'en emparent, et les laissent dans cet état pour servir d'exemple. De notre côté, nous fusillons les Indiens soupçonnés de servir d'espions à l'ennemi; les individus surpris et arrêtés sont interrogés sur-le-champ, et malheur à eux s'ils ne peuvent donner de bonnes raisons pour expliquer leur présence, s'ils se coupent ou s'embrouillent dans leurs réponses. Des Indiens inoffensifs ont été maintes fois victimes de semblables méprises, soit qu'ils n'aient pu justifier de leur présence au milieu de nos troupes, soit que leurs explications aient paru embarrassées. Dans les environs de Mazatlan, deux Indiens suivaient une de nos colonnes, vivant avec nos hommes auxquels ils rendaient quelques menus services. Un soir ils sont saisis sur la ligne de nos avant-postes par des soldats qui ne les connaissent pas, et ils ne peuvent expliquer nettement les motifs de leur présence en ces lieux; ils sont fusillés le lendemain matin et meurent courageusement.

Les étrangers eux-mêmes, porteurs de sauf-conduits, ne voyagent pas sans danger : un Américain, saisi par nos avant-postes, est conduit au village d'El Verde; il est sur le point d'être fusillé comme espion, lorsqu'il tire de sa poche un sauf-conduit délivré par les autorités françaises et qu'il avait complètement oublié dans son trouble.

Guides. — Quant aux guides, nous en trouvons non seulement chez les Indiens, mais aussi parmi les habitants. La muni-